

* Banque filière PT *

Epreuve de Français B

Durée 4 h

Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

Sous une forme nettement moins optimiste (que la légende de Tarzan), le roman de Vercors au titre significatif de *Les Animaux dénaturés* redit au fond, la même obsédante histoire. Rappelons, en quelques mots, la tragique ironie de ce conte voltairien : une expédition d'anthropologues s'enfonçant en Nouvelle-Guinée en quête du fameux «chaînon manquant» découvre, en fait de fossiles, une colonie bien vivante de quadrumanes - donc a priori de singes... Mais a-t-on jamais vu des singes troglodytes et enterrant leurs morts ?... Adorant le feu?...

Le trouble s'installe dans les esprits. En dépit de l'avertissement un brin cynique de l'un d'entre eux (« Toute classification est arbitraire, la Nature ne classe pas») les hommes de science s'interrogent sur l'essence de ces *tropis*: homme-singe ou singe-homme? Anthrope ou pithèque?... Toutefois, quelques matérialistes pragmatiques de l'équipe se refusent à se poser la question et considèrent sans état d'âme superflu, les *tropis* comme des bêtes de somme, voire un vulgaire gibier.

C'est alors que la fable devient grinçante, poussant jusqu'au bout la logique de l'absurde: la seule preuve irrécusable de l'appartenance des *tropis* à une humanité primitive sera apportée par le journaliste Douglas Templemore qui se prêtera à l'insémination d'une femelle *tropi*, déclarera à l'état civil et fera baptiser l'un de ses rejetons puis le tuera avant de se constituer prisonnier. D'où un procès retentissant qui ébranle dans ses assises non seulement la vieille Angleterre mais la communauté humaine tout entière. Les faits en eux-mêmes ne font aucun doute. Mais le provocateur est-il ou non un assassin ? Pour répondre à cela, l'instruction aura à trancher sur une question préalable, irrésolue depuis le commencement

des temps: qu'est-ce donc que l'on appelle un Homme? À quelle frontière l'animalité s'achève-t-elle pour laisser place à l'humanité? Et, cela déterminé, faut-il se résoudre à admettre que nous serions tous des «animaux dénaturés»? Autant d'interrogations hautement dérangeantes et subversives car «tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont et ne s'accordent pas sur ce qu'ils veulent être».

Le verdict, qui sert de conclusion faussement optimiste à cette amère parabole, illustre l'insoluble ambiguïté d'un pareil constat : « On n'est pas un homme par une sorte de droit de nature, mais, au contraire, il faut avant d'être reconnu comme tel par les autres hommes avoir subi, pour ainsi dire, un examen, une sorte d'initiation. L'Humanité ressemble à un club très fermé : ce que nous appelons humain n'est défini que par nous seuls.» Ce sera donc, *au bénéfice du doute*, que les *tropis* se trouveront au terme de débats houleux, «admis au club»... au moins au titre de postulants!

Ainsi, Vercors tend vers le lecteur le miroir trouble de son livre: ne sommes-nous pas, tous, autant de *tropis* candidats à l'humain? Si l'on admet cet inquiétant *a priori* que l'on ne naît pas homme mais qu'on le devient, pourquoi, dès lors, ne pas franchir un pas de plus en l'appliquant non plus à l'individu mais à la communauté humaine tout entière - à la coulée millénaire de son *évolution*? Car l'Humanité, non plus, n'est peut-être pas née humaine... Faut-il rappeler ici que, dans la vision teilhardienne, «l'hominisation» s'inscrit naturellement dans la cosmogénèse : il n'existe pas d'une part la matière et de l'autre l'esprit, d'un côté l'animalité instinctive et de l'autre la conscience réfléchissante, mais un immense mouvement ascensionnel de spiritualisation. Seule différence - mais capitale! - avec le postulat quelque peu «behavioriste» de Vercors: pour Teilhard, l'Essence précède l'Existence et «l'Humanité, c'est-à-dire la nature humaine est plus vraie que les hommes, car elle continue à progresser alors que l'individu semble stabilisé». Cette même exigence vitale imprègne et dynamise «l'évolution créatrice» dans la conception bergsonienne.

Mais écartons, pour finir, l'inextricable débat existentiel et revenons-en à la question initiale: en quoi «l'animalité» représenterait-elle le pire de la servitude humaine? Il est vrai que, comme l'écrit Dino Buzzati, «c'est si lourd à porter, les galons d'un homme». Pourtant, pour le meilleur et pour le pire, ce fardeau nous appartient. Il est inhérent à notre destinée. N'aurions-nous pas tendance à projeter sur le fantasme de l'animalité la part intolérable d'abominations spécifiques de l'esprit humain, et dont, outre la simple introspection, l'«après Auschwitz» nous accable de quotidiens témoignages? Après tout, nul animal ne s'est rendu coupable de génocide... du moins sur sa propre espèce! Le plus probable, c'est qu'en mettant en cause l'héritage d'animalité supposée qui nous habite nous tentons d'exorciser «l'impur» ou «l'indigne» de notre être. En cela, les intransigeants de la spiritualité font cause commune avec les fanatiques du matérialisme «évolutionniste». Chez les premiers, l'instinct représente un automatisme infrahumain sans commune mesure avec «l'étage noble» de l'esprit - et cette

dichotomie propre à un certain puritanisme intransigeant conduit au duel «âme-corps» et à l'automutilation. Pour les seconds, le reliquat d'animalité inconscient ou subconscient réduit notre apparence d'homme à un grésillement d'écume soulevé au sommet d'une houle à l'incontrôlable puissance.

Que l'Homme soit cette *hypothèse fragile* ou cette créature tirée du limon de la bestialité pour subir la marque du feu divin, voilà le choix qu'il appartient à chacun de nous d'accomplir en son for intérieur. Mais convient-il, serait-ce dans un but thérapeutique, de déresponsabiliser l'être supposé humain au point de lui ôter jusqu'à la notion même d'un tel choix? Faut-il, pour le normaliser, le réduire à ce «misérable petit tas de secrets» évoqué par Malraux? L'alibi de l'animalité ou le recours au subconscient détournent la conscience d'affronter, sous couvert de «bases scientifiques» au demeurant improuvables et de plus en plus contestées, le seul vrai problème qui demeure celui du Mal.

Pourtant ce terme, qui pourra sembler à certains par trop archaïque ou moralisant recouvre une réalité vertigineuse, une sorte d'abîme que tout individu porte au centre de lui-même et dont ni les sciences dites «cognitives» ni les théories de «l'homme neuronal» ne sauraient, en aucune manière, rendre compte. S'il est plus que jamais impérieux de réinventer la notion d'Homme, pourquoi ne pas recourir à la définition contrastée de Furetière qui voit en lui l'être (ou, si l'on préfère, l'animal) des extrêmes? Tant il est vrai, d'expérience vécue, que jamais dans le sublime comme dans l'abject nul animal n'est allé et n'ira aussi loin que l'Homme. La fameuse parole que le pilote Guillaumet, rescapé de la solitude glacée des Andes, livre, après son épreuve, à Saint-Exupéry peut être interprétée dans les deux sens: «non, "aucune bête au monde" ne saurait accomplir ce dont l'Homme se montre capable ... »

Le véritable «phénomène humain», c'est sans doute la capacité de s'interroger indéfiniment sur son identité, non seulement en tant qu'individu isolé mais en fonction de son appartenance à une espèce. Interrogation que ravivent, de façon cruciale, les actuels problèmes de biogénétique. De toute façon, l'Homme ne sera jamais le produit d'une réponse, mais le fruit de cet incessant questionnement. En ce sens, la spécificité animale demeure, qu'on la récuse ou l'admette, le seul étalon de notre mesure humaine, miroir ou repoussoir tour à tour. «S'il n'existait point d'animaux, écrit Buffon en préalable à sa monumentale *Histoire naturelle*, la nature de l'Homme serait encore plus incompréhensible. »

C'est ce que nous refusons d'affronter qui risque de nous détruire : dans les marais du delta de Camargue, le gardian du récit-poème de Joseph d'Arbaud, *La Bête du Vaccarès*, finit par reconnaître en la créature animale qu'il affronte, l'empreinte d'une divinité déçue - la divinité première de l'Homme, qui sait? *La honte des origines* se serait progressivement effacée, «normalisée» ou «sublimée» selon la tendance scientifique ou spiritualiste dominante, si elle ne s'était trouvée constamment ravivée par la blessure ouverte d'un vécu permanent et lancinant, un choix fondamental qui déborde de loin et de haut les règles étroites du jeu social ou moral. Peu importe dès lors si la notion de péché originel, que Jacques Rivière situait au

coeur de l'imbroglio humain semble, pour l'heure, jugée irrecevable - et avec elle l'antique combat de la Nature et de la Grâce dont le Salut serait l'enjeu.

Le problème n'en reste pas moins crucial: moins qu'à un «animal dénaturé» l'homme contemporain ressemble sans doute à ce «monstre incomparable» qui fascinait Malraux, cet autre lui-même qu'il sent à ses côtés sans avoir la force ou la volonté de le regarder en face.

Michel SUFFRAN, "l'hypothèse fragile", in *Si les lions pouvaient parler, essai sur la condition animale*, "La Honte des origines", ouvrage collectif sous la direction de Boris Cyrulnik, Gallimard, 1998.

Questions :

- 1- Résumez ce texte en 250 mots (plus ou moins 10%). Vous indiquerez le nombre de mots utilisés. (8 points)
- 2- Dissertation :
« La spécificité animale demeure, qu'on la récuse ou qu'on l'admette, le seul étalon de notre mesure humaine, miroir ou repoussoir tour à tour ». Peut-on, selon vous, reconnaître dans les textes du programme une telle recherche d'un « étalon » de la mesure humaine ? (12 points)